

LA SCIENCE DANS CENT ANS

Les résultats possibles de la science appliquée aux arts industriels sont si extraordinaires, que les gens prudents hésitent à en parler, crainte de paraître ridicules. Dans plusieurs articles scientifiques publiés à Londres et à New-York, on les a racontés comme en badinant. Si l'on avait dit à un Anglais, sous le règne d'Elizabeth, que l'eau serait fournie à chaque habitation au moyen de tuyaux ; qu'un gaz inflammable serait distribué à même d'un réservoir central ; que des messages seraient transmis en quelques minutes à travers les continents et de l'autre côté des océans, il aurait qualifié celui qui lui aurait dit tout cela de fou, ou pour le moins de rêveur. L'homme d'aujourd'hui serait aussi incrédule si on lui disait ce que seront en 1982 les inventions et les applications de la science.

Un écrivain se risque à prédire que dans le vingtième siècle l'électricité accomplira des merveilles qui nous paraissent maintenant si absurdes que l'on n'ose pas les mentionner.

Les côtelettes et les filets seront cuites par des étincelles électriques et ce sera en réalité la côtelette à la minute des restaurants français. Les fruits de la terre seront multipliés et deviendront énormes parce que l'on dirigera sur eux les rayons de la lumière électrique à travers des verres colorés.

Les fruits et les végétaux croîtront toute l'année, l'hiver comme l'été, la nuit comme le jour, de sorte que le champ qui donne maintenant cent minots d'un produit quelconque en donnera dix mille minots.

Nous faisons maintenant cuire nos aliments, mais nous prenons dans leur état naturel l'air et l'eau, et ces deux éléments sont la source de toutes les épidémies qui déciment l'humanité. Le temps viendra où l'eau sera cuite et préparée, purifiée par là des germes de maladie qu'elle renferme. Et l'air ne sera respiré par les êtres humains qu'après avoir été également purifié, après quoi on l'introduira dans les rues recouvertes en verre et dans les maisons dans lesquelles vivent les hommes de l'avenir.

Les habitations privées et les bureaux d'affaires seront enfermés dans des édifices immenses, dont l'air sera rendu, non seulement salubre, mais agréable à l'odorat.

La température extrême de l'hiver et de l'été sera abolie, on la contrôlera par des moyens artificiels et toutes les parties du globe seront également habitables.

La nuit sera aussi agréable que le jour car les lumières artificielles seront plus belles que celle qui nous vient du soleil.

Puis on pourra voyager à volonté dans l'air, ce qui changera l'apparence de la surface de la terre, les grandes villes seront bâties sur les hauteurs et non plus dans les plaines insalubres.

Avec les puissants moteurs que l'on aura inventés, les montagnes, qui forment maintenant des obstacles insurmontables, seront aplanies, et les banquises accumulées autour des deux pôles seront liquéfiées et rendues navigables.

Tout cela semble insensé, mais il n'y a pas de doute qu'il se fera de grands changements. Si la nourriture peut, avec de nouvelles méthodes, s'obtenir plus facilement en coûtant beaucoup moins, le problème de la pauvreté sera résolu. Si la mécanique remplace de plus en plus la main d'œuvre, on diminuera les heures de travail et on les paiera plus cher ; mais pour accomplir ceci, il faudrait une révolution sociale, car il faudra que les machines profitent à l'ouvrier au lieu de lui faire compétition.

NOS GRAVURES

La prison de Nanterre

La nouvelle prison de Nanterre n'est pas située dans le bourg même. Elle a été construite à quelque distance, au lieu dit la Nouvelle-France. C'est un vaste bâtiment dont notre dessin nous dispense de faire la description.

Commencée en 1875, elle n'est pas encore terminée, au moins en ce qui concerne l'intérieur. Elle sera divisée en deux quartiers, dont le premier pourra contenir mille hommes et le second cinq cents femmes. Chaque quartier sera divisé en trois sections : les condamnés correctionnels, les mendicants libérés ou les individus en surveillance, et enfin les individus en hospitalité.

Au rez-de-chaussée de la maison de repression sont les réfectoires, les ateliers, les chauffoirs, etc. ; au premier étage, les dortoirs. Il y a de plus dans la nouvelle prison une chapelle catholique, un temple protestant et un oratoire israélite.

Façade intérieure de la bibliothèque nationale

Les travaux de la bibliothèque nationale de France vont être enfin terminés, et dans quelques semaines les échafaudages qui recouvrent encore la façade de la rue Richelieu auront disparu.

Sur cet emplacement il y avait jadis ces jardins que l'on voyait de la salle de lecture située au premier étage.

Cette nouvelle façade qui, comme celle de la rue des Petits-Champs, restaurée, a un caractère ; elle est du style de la fin de Louis XIII. Grâce à ces embellissements et au prochain isolement du monument, isolement dû à la persévérance de M. Lockroy, nous aurons enfin cette bibliothèque digne de Paris.

Une chasse à la lumière électrique

C'est le *Fire hunting*, système bien connu depuis des temps immémoriaux, et qui est d'une simplicité presque sauvage. Les accessoires se composent d'une espèce de récipient métallique en forme de poêle ou de large casserole, que l'on emmanche sur une longue perche à laquelle est fixée une planchette ; cet appareil est tenu sur l'épaule, tandis qu'un mélange de résine et de pommes de pin, allumé sur le récipient produit une vive lumière dans la nuit, choisie aussi sombre que possible. Le nord du Canada, où se pratique surtout ce genre de chasse, est couvert de neige la plus grande partie de l'année ; aussi se figure-t-on l'effet éblouissant que produit ce fanal, dont les lueurs fantastiques se projettent au loin ; les animaux que l'on rencontre, cerfs, rennes et même les carnassiers, sont terrifiés et n'osent plus faire un pas ; les chasseurs expérimentés les ont bientôt aperçus et savent juger de la distance à laquelle ils se trouvent ; c'est alors qu'en posant leur carabine sur la planchette dont nous avons parlé, ils peuvent viser l'animal qui présente, comme point de mire, les yeux que l'on voit briller à la clarté du fanal. Si l'espace entre les deux points brillants des yeux est assez écarté, c'est que l'animal est rapproché, et il est bientôt abattu à coup sûr.

Le *Fire hunting*, dont nous venons de donner une idée, se pratique non seulement en Amérique, mais aussi dans l'Afrique du Sud et même dans les Indes anglaises, et le gentleman du Lancashire, enthousiasmé par les récits de ces hécatombes de gros gibier et de bêtes féroces, ne rêvait plus qu'à renouveler en Europe un massacre qui devait avoir pour victimes non plus des fauves, mais d'innocents volatiles.

Seulement, le système des trappeurs étant trouvé trop primitif par notre insulaire, il se dit que dans un pays civilisé il fallait avoir recours aux derniers perfectionnements pour le *Fire hunting* qu'il se proposait d'organiser dans ses belles propriétés si abondamment pourvues de gibier.

A cet effet, une locomobile avec machine Gramme fut amenée au milieu d'une immense lande entourée de taillis, et une charpente composée de quatre poteaux réunis à leur partie supérieure fut établie dans un endroit bien découvert ; on suspendit à cette charpente un puissant foyer électrique. Le dessin ci-contre représente le moment de l'horrible massacre ; une nuit bien sombre avait été choisie ; de nombreux rabatteurs avaient été envoyés dans toutes les directions pour éveiller le gibier et le pousser vers la lumière ; les chasseurs invités à la tuerie s'étaient bien mis à portée, en ayant sur eux une ample provision de cartouches. Les oiseaux, réveillés en pleine nuit par les rabatteurs, se lançaient au hasard, et dès qu'ils apercevaient la grande lueur du foyer électrique, ils se précipitaient de ce côté et venaient tourner autour de la charpente qui avait été recouverte d'une sorte de cage grillagée ; toutes ces bêtes, fatiguées, surprises, affolées surtout par le feu roulant des tireurs, se précipitaient sur la cage ; et la plus grande quantité succombait ainsi.

Quand cette honteuse distraction eut pris fin et que les victimes furent comptées, on trouva 464 grouses, 11 bécassines, 143 perdrix, 5 éperviers, 2 hiboux, et une masse énorme d'oiseaux de toute espèce, gisant sur le sol ensanglanté et témoignant de la barbarie des hommes qui, sous prétexte d'excentricité, avaient commis une pareille action.

Le commerce des pelures d'oranges

Le *Bulletin commercial* a un article sur les pelures d'oranges comme article de commerce. En Europe, on les récolte et on les vend aux manufacturiers de marmelade. Il s'en fait à New-York une grande importation, la récolte que l'on en fait dans les égouts de la ville ou ailleurs ne suffisant pas aux demandes. Ce n'est pas tant pour la marmelade que pour les préparations médicinales, les toniques et les amers. Il en vient surtout de Malaga, d'Espagne, de Trieste, de l'Autriche hongroise, de la Sicile, des Indes Occidentales et dernièrement de la Floride. La pelure des oranges de Malaga vaut de 9½ à 10c la livre, celle de Curaçoa vaut jusqu'à 12c. La première exportation au Havre faite récemment consistait en 200 sacs, valant \$1,000. Il n'y a pas de droit sur les écorces d'oranges, mais le *Bulletin* ne devra pas être surpris que bientôt les expéditeurs de la Floride demanderont protection contre les expéditeurs d'Europe.

Les petits sacs de nos grand'mères

Vous cherchez, à grand bruit, la solution de la question des loyers ; vous faites, autour de ce problème si simple, une agitation factice, dans la presse, dans les clubs, à la Chambre et jusque sur la voie publique, où des crieurs enrôlés annoncent, entre deux gorgées de "vitriol," la fameuse "pétition des locataires contre les propriétaires."

Pourquoi tout ce cliquetis ?

La solution que vous avez l'air de chercher est toute trouvée, et depuis longtemps.

Vous découvrez l'Amérique en 1882, alors qu'elle l'est depuis 1492, c'est-à-dire depuis bientôt quatre siècles.

Ou plutôt vous aspirez à la découvrir, car depuis qu'on parle des loyers sans rime ni raison, nul n'a encore eu le bon sens ou le courage—il faut l'un et l'autre—de proposer la vieille solution de nos grand'mères.

* *

Et c'en était une, je vous en réponds : solution de tous les temps et de tous les lieux, comme vous allez voir.

Le procédé était des plus simples et des moins coûteux ; aujourd'hui encore, il est, comme exécution matérielle, à la portée des bourses les plus modestes.

Comme idée morale, comme force de volonté surtout, c'est une autre affaire.

Nos braves aïeules confectionnaient de leurs propres mains, avec quelques morceaux de toile rousse ou quelques débris de vieux bas—le choix de l'étoffe était indifférent—cinq ou six petits sacs qu'elles étiquetaient ainsi :

- No. 1. Loyer ;
- No. 2. Chauffage et éclairage ;
- No. 3. Blanchissage et entretien ;
- No. 4. Nourriture ;
- No. 5. Education des enfants ;
- No. 6. Aumônes et menues dépenses.

J'ai vu, "de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu," ces petits sacs. Ils avaient fait grand usage, et la couleur en était un peu passée.

L'étiquette même était devenue presque illisible ; mais ma grand'mère les savait par cœur, et elle y mettait à l'aveuglette, sans se tromper, les pièces de quinze et de trente sous, les petits écus de trois francs et les gros écus de six livres.

* *

Car c'est ainsi qu'on en usait, et la pratique des petits sacs n'exigeait pas plus de malice.

Quand le chef de famille apportait sa journée, sa semaine, son mois, son trimestre, suivant qu'il était journalier, ouvrier, employé, petit rentier ou petit pensionnaire, la maîtresse de maison faisait immédiatement la répartition.

Chaque petit sac recevait sa part proportionnelle, et le loyer, qui avait généralement le No. 1, n'était jamais oublié.

Je ne dis pas que dans le courant du mois ou du trimestre, il ne s'opérait pas, entre les petits sacs, quelques légers virements ; mais ce n'était jamais qu'à titre provisoire.

Tout virement était considéré comme un emprunt de sac à sac, emprunt qu'il fallait impérieusement rembourser avant l'échéance du trimestre ou du mois, de manière à ce que chaque petit sac eût toujours son contingent au complet.

Tout compte courant se soldait "fin courant," comme on dit à la Bourse.

* *

Il me semble voir sourire certains de mes lecteurs ; oui la comptabilité de nos grand'mères était simple, enfantine même ; mais à côté de ce mécanisme primitif, examinez un peu l'énergique volonté qui en était le moteur.

Pour maintenir le petit budget domestique ainsi équilibré, il fallait se refuser courageusement bien des choses.

La tentation était là : c'était surtout le sac du loyer qui, ne se vidant que tous les trois mois, était toujours au quart, à moitié, aux deux tiers plein.

Il aurait été si facile d'y puiser—sous forme de virement, comme je le disais tout à l'heure—; mais l'expérience avait appris à nos grand'mères que le remboursement est beaucoup plus difficile que l'emprunt, et elles avaient le courage d'emprunter peu ou pas au petit sac du loyer.

Je recommande aux déclamateurs à vide et aux économistes à faux la pratique simple, enfantine, des petits sacs. Qu'ils en essaient, et ils m'en diront des nouvelles.

Mais—qu'on ne l'oublie point—l'usage des sachets de toile n'est rien : c'est le corps du procédé, et le procédé à une âme.

La conscience, le sens de l'honnêteté, le sentiment du devoir, la volonté, la force morale, l'amour du travail et la persévérance dans le bien, tout cela c'est l'âme des petits sacs de nos grand'mères.—(La Petite Presse.)